

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Arthur VANNAY

Th. Botrel et les “Chansons de chez nous”, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 118-123

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Théod. Botrel et les chansons de chez nous

Le dernier siècle a vu se réaliser deux littératures également antiques et également fraîches, saluées toutes deux avec enthousiasme par l'Europe, heureuse d'entendre ces accents encore inconnus, de jouir de cette poésie sauvage et mystérieuse, de respirer le parfum de ces fleurs virginales.

Ce sont les chants guerriers d'Assian et la littérature bretonne, dont l'origine remonte aux Celtes, nos pères. Mais cette dernière est plus intime et elle a de plus pour nous l'inappréciable avantage d'être chrétienne. La différence est celle que nous trouvons entre l'Iliade et la Chanson de Roland. Combien la lutte contre les ennemis du Christ est un

sujet plus noble pour une épopée que les motifs de la guerre de Troie et de la colère d'Achille ! Nous admirons Homère, mais nous donnerons nos larmes à Roland et à ses compagnons, d'une si rude vaillance, mais si sensibles aux charmes de l'amitié et qui meurent comme des saints, en songeant que leur trépas pour la patrie et pour la foi leur vaudra le paradis. Ainsi la poésie bretonne doit trouver et trouve chez nous bon accueil, car ce qu'elle exprime avant tout d'une façon si originale et si naïve, ce sont la foi, l'énergie et le patriotisme du vieux peuple armoricain.

Après Souvestre, Théodore Botrel s'est fait l'interprète de la sonore langue bretonne, le barde de ce peuple antique. Il a découvert aux regards étonnés de l'Europe le spectacle d'une population entière vivant isolée dans sa presqu'île et dans son langage particulier ayant conservé intactes en plein XIX^e siècle ses coutumes moyenâgeuses, ses traditions ancestrales et surtout sa foi. Et la France désillusionnée, la France qui avait besoin de croire au dévouement et à la fidélité, a réservé au poète qui lui montrait un peuple pratiquant naïvement ces vertus, un accueil enthousiaste. Nous avons su par les comptes-rendus des journaux l'éclatant succès remporté par Botrel chez nos heureux compatriotes de Berne et de Fribourg.

Pour nous qui l'aimons depuis longtemps et qui possédons tous dans nos petits carnets quelque pièce du poète breton, nous avons ressenti de la joie de le savoir vivement applaudi et de voir augmenter sa popularité.

Or il est intéressant pour nous d'étudier ce qui a valu cette gloire à celui que nous pouvons appeler notre ami, puisque ses poésies sont pleines de jeunesse et d'enthousiasme, de nous rendre compte de ce qu'il a chanté et ensuite de son genre. Écoutons-le saluant sa Bretagne dès les premiers vers des *Chansons de chez nous* :

Chez nous, le chez-nous de là-bas
C'est Toi, cher petit coin de terre

Qui pars d'Ile et Vilaine et vas
Finir avec le Finistère.

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des Christs en pierre
Où le Ciel est si bas, si bas
Qu'on y voit monter sa prière !

Ce petit coin de terre, grand par ses souvenirs est peuplé
de paysans et de marins, descendants directs

Des Celtes aux larges épaules,
Au cœur fort, aux longs cheveux roux,
Premiers fils des premières Gaules.

Le caractère en effet et les coutumes de ce peuple antique et songeur portent le cachet de l'immutabilité. La foi surtout, dès qu'elle fut prêchée dans le pays « par les grands saints venus d'Irlande » se fixa dans les esprits comme dolmen dans la lande et influa dès lors sur tous les détails de la vie des Bretons. « Ils y sont restés inébranlablement attachés, dit Georges Hamon, et cette universelle croyance a fait surgir nombre de génies frustrés et magnifiques qui élevèrent dans le pays cette flottille d'oratoires et de clochers à jour, expression matérielle d'un rêve éternel. On comprend comment les croyances religieuses s'implantèrent dans le cœur du Breton. Sur mer, le péril le jetait à genoux dans un sursaut d'épouvante ; sur terre, il se sentait vaguement troublé par les récits lugubres, devant les horizons graves qui sont comme l'enveloppe de l'âme d'un pays. Et sur les mornes landes, la croix qui s'élève près des dolmens et des menhirs ou au carrefour des chemins, rassure les esprits superstitieux contre tout un monde de « korrigans et de fées ». Car c'est bien dans ces récits que se montre l'âme bretonne, grave, rêveuse et mélancolique ; tels sont les caractères de celle des deux plus célèbres Bretons du siècle, Chateaubriand et La Mennais. La population du littoral, pauvre, incertaine du lendemain et toujours en lutte avec les éléments, est triste ou a des joies passagères, toujours

entrecoupées de deuil. Le terrien n'est pas aussi malheureux, mais son âme est encore plus mystique et religieuse, inébranlable comme les granits qui se dressent sur la lande, dans son respect pour les ancestrales traditions. Citons entre beaucoup d'autres celle qui défend à l'épouse du paysan du Marais de s'asseoir à table avec son époux et maître et lui permet seulement de le servir. Même constance dans le port du pittoresque costume. Avec ses longs cheveux flottants encadrant un visage sec et rosé, son grand chapeau, sa ceinture de cuir et ses larges culottes flottantes s'arrêtant aux genoux, le paysan breton est assurément un type.

Ces fiers paysans se sont inspirés toujours de l'exemple de leur ancêtre Duguesclin, soit dans la lutte séculaire contre l'Anglais, soit plus tard contre la Révolution. Pour venger leur roi, et surtout pour défendre l'autel menacé, une armée de Bretons se leva, dont le nombre alla jusqu'à cinq cent mille hommes, qui fit trembler la République et qui, même après la déroute du Mans, lorsqu'elle était éparpillée, ne put être vaincue. Ces héros montraient une fois de plus que les causes pour lesquelles on meurt ne meurent pas, et que le sang de tant de martyrs devait être un gage de la fidélité de la Bretagne à sa foi.

Mais, hélas ! une triste comparaison s'impose ici.

Les fouilles qui s'opèrent dans l'ancien Latium ont mis à jour, dit-on, des tombeaux étrusques encore bien conservés. Lorsqu'on ouvre ces caveaux, on se trouve souvent devant le cadavre d'un guerrier armé de pied en cape et couché sur son lit mortuaire. A côté de lui, ses armes et les divers objets dont l'antique religion étrusque voulait que le mort fût entouré en partant pour le grand voyage. Mais il fallait se hâter de jouir de cette étrange vision, car, au contact de l'air extérieur, les traits du guerrier se décomposaient, les riches étoffes se décoloraient et il ne restait plus au bout d'un instant, de tout cet appareil, qu'un amas de poussière.

Ainsi, à peine avons-nous connu par les œuvres de

Souvestre et de Botrel l'antique Bretagne, qu'il faut nous résigner à voir disparaître peu à peu ce qui faisait son charme et son cachet. Sous l'action permanente de l'esprit de bien-être et d'égoïsme qu'apporte avec elle la civilisation moderne, sous l'assaut des doctrines subversives, l'édifice de ces antiques traditions s'écroule et il n'est pas jusqu'à l'idiome breton, la rude et sonore langue dont La Tour d'Auvergne fut un des tenants les plus obstinés, qui ne recule devant la langue française imposée officiellement. Les refrains vulgaires, dit Anatole le Braz, envahissent la terre des Saints, rapportés des casernes par les conscrits ou semés au passage par les commis-voyageurs.

« A ces plates et déprimantes compositions, il fallait en substituer d'autres qui fleurassent l'odeur de nos genêts et contiennent un peu de la poésie de notre sol, » a dit le même auteur. C'est pour cela que Botrel s'est mis à chanter, pour rappeler à tous les vieilles croyances, pour conserver dans les cœurs le respect et l'amour de la terre de Bretagne, « de la terre de granit » et pour défendre tant et de si chers souvenirs.

Il redit les exploits des ancêtres, comme faisaient les aèdes, les austères traditions et les joyeuses coutumes, la joie des « pardons » (assemblée de tout un district pour une fête), et le mystère des légendes. Toutes les aspirations et toutes les haines, les douleurs et les joies de ce peuple, sa foi et ses passions ont leur écho dans les « Chansons de chez nous » ou dans les autres œuvres de Botrel. Et parce qu'il a été sincère et qu'il a beaucoup aimé ses Bretons, ceux-ci ce sont reconnus dans ses chants et leur ont fait l'accueil le plus flatteur. Aux veillées et aux pardons, ils alternent avec les « sônes » antiques et quand le poète parcourt la Bretagne en costume national, qu'il appelle paysans et marins pour une soirée, tous y viennent et l'écoutent religieusement, et pour montrer qu'ils connaissent et aiment ses chansons, ils joignent leur voix à la sienne, tandis que la

mer les accompagne de sa grande voix ou que la brise pleure
au dehors sur la lande couverte de genêts.